

Pistes à ouvrir !

Et si on lançait une offensive sur les « dogmes » qui finissent par dénaturer l'évangile et instaurent le primat du « savoir » sur le « croire » ?

Il convient (et aujourd'hui plus qu'hier) de repenser le discours théologique (ou en finir avec ?), lequel continue de fonctionner indépendamment de la lecture de l'Évangile. Ses référents anthropologiques et philosophiques restent marqués par des approches platoniciennes ou kantienne. La perspective d'une philosophie « morale » (avec le concept de « morale naturelle ») demeure toujours la référence dans l'institution. Mais y a-t-il vraiment une morale que l'on pourrait dire « naturelle » ?

Voici quelques points qui, à mon sens, mériteraient d'être pris en considération et travaillés pour aujourd'hui.

1. Renouveler la démarche du discours théologique

Dans le discours théologique et catéchétique, la démarche est toujours « descendante » (et déductive) avec des concepts et des dogmes auquel il faut adhérer intellectuellement : croire en « Dieu », poser la Trinité, une incarnation qui vient « magiquement » (?) du « ciel »... Tous ces concepts nous embrouillent et mythologisent. Ils sont le fruit d'une histoire dans laquelle l'Église institution tentait de s'acculturer aux philosophies ambiantes.

Un chrétien aujourd'hui pourrait bien dire : *« Je ne crois pas en Dieu, ni même en un Dieu en trois personnes, non ! je crois en l'homme Jésus-Christ, figure de l'amour absolu, et qui nous montre son Père de qui, assure-t-il, il tient cette force d'aimer... et si j'accepte la rencontre avec ce Jésus, par ce chemin qu'est l'Évangile ou l'Écriture (« sola scriptura ! ») et si je fais confiance à ceux qui témoignent de lui et de sa vie depuis les premiers témoins jusqu'aux témoins d'aujourd'hui (et qui, pour la plupart, ne sont pas dans les couloirs des églises) alors je peux reconnaître que ces deux-là que sont le Fils et le Père donnent leur Esprit (c'est à dire ce qui les tient l'un à l'autre) à la communauté des humains (et de tous les humains) ».*

Certes, il s'agit là d'un raccourci... Mais en parlant ainsi, la théologie se fait en quelque sorte « ascendante » et n'a pour seul point de départ que l'Évangile. Comme le soulignait un ami exégète, la Trinité prendrait alors son sens, mais il faudrait préférer le grec au latin : en latin on a placé là le concept de « personne », alors que le grec préfère « hypostase », qui veut dire « supporter » : alors pour faire plaisir aux théologiens (qui ne peuvent pas se passer, semble-t-il, du concept de « Divinité»), nous pourrions dire, au terme d'une démarche ascendante, qu'ensemble, Fils, Père et Esprit s'y mettent à trois pour « supporter » cette divinité...

2. Quelle épistémè ? (Quels appuis dans le champ du questionnement philosophique ?)

Sans doute gagnerait-on aussi à s'appuyer sur les courants de la philosophie phénoménologique, plutôt que la morale (qui ne cesse d'avoir le vent en poupe, même chez les athées comme Ferry ou Comte-Sponville). Dans ce domaine, des philosophes comme M. Henry, JL Marion, JL Chrétien, ont ouverts des pistes que nos « romains » ne cherchent pas

suffisamment à reprendre... On pourrait alors s'appuyer sur le concept de « Parole » (voir JL Chrétien¹). Même si ce concept est complexe, son approche par la phénoménologie permet de disposer d'outils pour donner une forme théorique aux notions « bibliques » de Parole, de Verbe, de relation construite par la Parole, etc...

3. Une critique radicale du fonctionnement de l'institution.

En finir avec le cléricisme ? Pourquoi pas ! Et il y a urgence ! Aucun clergé (sinon celui du Temple, et que Jésus remet, pour le moins, en question) n'apparaît dans l'Évangile (et pour l'épître aux hébreux, le seul grand-prêtre est Jésus lui-même². Pas de sacerdoce non plus ! L'invention du clergé et l'évolution des évêques vers une sorte de caste de grands prêtres (voir les cardinaux et autres membres de la Curie) ne seraient-elles pas à interpréter comme le résultat de l'influence des « religions » sur le christianisme ? Influence des religions païennes de l'empire romain ? Retour d'un « refoulé » de la théologie vétérotestamentaire et du judaïsme ? Il y aurait à s'interroger... Vatican 2 avait commencé à ouvrir des pistes de réflexion sur la question des ministères : mais ces ouvertures (que ma génération a connues et travaillées) ont été vite refermées à partir de JP2 notamment...

Car le clerc ne sert finalement à rien sinon au culte... Et ce clergé (souvent identitaire) pour être en tous points semblables aux autres religions recherche les signes visibles et s'adonne au seul culte. Que du religieux ! On pourrait aussi souligner l'incompétence de ces clercs qui ne connaissent que le droit canon et une caricature de théologie morale : ils se réservent (au nom de quoi ? surtout pas de la compétence !) le droit de faire des homélies, mais il suffit de les entendre une seule fois pour être complètement découragé en constatant qu'ils ne savent pas parler de l'Évangile et commenter correctement des textes qu'ils ne savent même pas « lire » ! Et ils osent se faire appeler « père » ! ce que l'Évangile pourtant recommande bien de ne pas faire ! (Matthieu 23, 8-10)

La vraie question serait : faut-il encore des clercs ? le ministère ordonné a-t-il encore un sens ? Le nombre de prêtres diminue, et finalement c'est tant mieux ! Alors sans doute acceptera-t-on un jour d'ordonner des hommes mariés, puis plus tard des femmes ! Mais nous avons envie de leur dire : « n'y allez pas ! » L'avenir du christianisme n'est sans doute pas dans le maintien à tout prix du clerc (voir aussi P. Moingt là-dessus), mais plus sûrement (et c'est un peu mon espérance) dans sa disparition.

Sans doute dira-t-on, il faut un prêtre pour l'Eucharistie. Rien n'est moins sûr (voir aussi ce qu'en dit Moingt) ! Le prêtre « ne dit pas la messe », nullement « célébrant », il « préside » l'Eucharistie que la communauté célèbre. N'importe quelle personne ayant donc une responsabilité reconnue dans une communauté qui veut se rassembler doit pouvoir présider le partage eucharistique. Et si les canonistes s'inquiètent, qu'ils se rassurent : le texte à considérer comme canonique est intégralement « écrit » dans les évangiles. Pas de risque de se tromper !

¹ « L'arche de la parole », J-L. Chrétien,

² Hébreux, 4,14 ; 5,5-6 ; 8,6 ;...

4. Repenser la question « sacramentaire »

Évoquer l'Eucharistie, c'est bien sûr poser encore la question des « sacrements ». Qu'est-ce qu'un sacrement ? Et qu'est-ce que cela peut signifier dans la culture et la pensée d'aujourd'hui ? La théologie sacramentaire serait à reprendre : des siècles de pratiques cultuelles et sociales ont fait des sacrements des objets non de foi mais bien de « religion »... Reprenons donc appui sur l'Évangile, qui n'en indiquent que deux finalement : celui de l'entrée dans la relation au Christ (le baptême) et celui de l'entretien de cette relation dans le cadre communautaire (l'Eucharistie)... Les autres ne sont que du « religieux » ! (Attention cela ne veut nullement dire qu'il ne faut pas « accompagner » ceux qui souhaitent se marier, ou ceux qui vont mourir, ou ceux qui veulent se réconcilier avec les autres...).

La question des « sacrements », pour laquelle on évoque souvent celle du « symbole », renvoie surtout à une problématique de la signification et donc du « langage » : pour la traiter il conviendrait de se munir d'une bonne « théorie du langage » et d'une vraie « sémiotique » des textes et des pratiques sociales.

5. Se situer par rapport au « religieux »

« La religion de la sortie de la religion » : la formule de Marcel Gauchet (« Le désenchantement du monde », Gallimard 1985) n'a que rarement été prise en compte par les milieux de la recherche théologique (à l'exception de Moingt sans doute) afin d'en tirer les prolongements et les conséquences possibles : tant sur le plan de la définition des principaux concepts théologiques (comme la « kénose » par exemple) que sur les plans des fonctionnements du « religieux » dans le cadre chrétien, voire sur les plans catéchétiques et pastoraux. L'interreligieux (dont on fait aujourd'hui grand cas) ne serait-il pas à repenser si l'on tient compte de l'hypothèse « Gauchet » ? Et de même tout ce qui concerne l'enseignement du fait religieux ? Pourquoi s'acharner à considérer comme « religion » ce qui n'en est pas une !

De plus, le « religieux » a tellement envahi, au cours des siècles, le catholicisme qu'il en vient à occuper une place telle qu'il finit par occulter l'essentiel : la relation de chacun à Jésus-Christ. Ainsi en est-il de la dérive « Mariolâtrique » inscrivant la figure de Marie au rang d'une quasi déesse... ou de ce « culte » des saints qui, avec force canonisations, laisse croire à la nécessité des « intermédiaires »...

6. La place de l'Évangile et sa lecture :

Si l'on replace l'Évangile au cœur (et au point de départ) de la démarche de foi en Christ, alors on doit considérer la « lecture » comme un acte fondamental et la constitution d'un sujet-lecteur comme l'acte premier de la construction du sujet croyant. L'Évangile est un « texte » à lire, et face à un tel « objet » un changement de paradigme est à opérer aujourd'hui. Paradigme qui nécessite d'éclairer deux questions : qu'est-ce qu'un « texte » ? Qu'est-ce

qu'un « sujet lisant » ? Deux paradigmes sont alors en confrontation : celui de l'histoire, celui du langage³.

Lire dans l'histoire : l'esprit « historique » ou le développement de l'explication des textes par l'histoire sont excessivement « prégnants » dans les manières de lire répandues dans le christianisme. Le texte est un « document » qui vient renseigner le lecteur sur son époque de rédaction et que l'on cherche à éclairer par d'autres documents ou renseignements sur cette période. Le sujet lecteur est ainsi à la recherche d'un « savoir » plus grand et (croit-il) plus « exact » sur ce dont le texte parle. C'est à partir du XVIII^e siècle qu'a émergé progressivement la « critique historique » cherchant à comprendre et à évaluer les textes en fonction de leur histoire et de leur historicité. L'exégèse biblique s'est développée sur les bases de cette science historique, cherchant à connaître l'époque et les conditions dans lesquelles le texte a été écrit, cherchant à identifier les destinataires de ces écrits et à préciser l'intentionnalité de ces écrits : quel auteur ? Pour qui ? Quelles intentions ? Le langage du texte est considéré comme une représentation plus ou moins vraisemblable (et alors plus ou moins fiable) d'une réalité qui est celle de ces conditions dans lesquelles ont été produits les textes que nous lisons. Et l'articulation du texte avec l'histoire est toujours résolue en faveur de l'histoire et en faveur des événements qui sont pourtant toujours reconstitués sous forme de productions langagières. Ainsi privilégie-t-on ce qu'on appelle la dimension « référentielle » du texte : ce à quoi (réalités, événements) le texte réfère ou renvoie. Et on élabore alors le message du texte en lien avec les événements de l'histoire. Sans s'intéresser davantage au texte (objet de langage) qui « véhicule » et porte ce message reconstitué. Et dans ce cadre-là, l'acte de lecture s'estompe au profit de l'enseignement que peut dispenser l'exégète détenteur du savoir.

Lire dans le langage : si nous sommes des sujets de l'histoire (ou dans l'histoire), nous sommes aussi des sujets de langage (et dans le langage), des sujets « parlants ». Et le langage est bien le lieu de nos interrogations. On peut évoquer des philosophes comme Ricoeur, la phénoménologie avec Michel Henry, Jean-Louis Chrétien, la psychanalyse également : toutes ces approches mettent en avant cette dimension essentielle du sujet humain.

Et les textes que nous lisons sont des constructions de langage. Et pour ainsi dire, des « monuments » plus que de simples « documents ». A visiter donc, à déconstruire et à reconstruire, par l'acte de lecture.

La sémiotique est une science du langage qui s'intéresse à la signification dans ces monuments « signifiants » que sont les textes. Dans les textes il y a bien sûr des « codes » (comme on dit quelquefois) et la recherche historique peut permettre de mieux identifier ces codes ou ces conventions : c'est à dire ces manières de s'exprimer, de parler du monde, de parler de Dieu, ces manières de représenter les choses, des codes culturels, etc. Mais la signification d'un texte ne se ramène pas à l'empilage de ces codes ou de ces conventions : elle est beaucoup

³ Jean Delorme, « Lire dans l'histoire, Lire dans le langage », in, « Parole et récit évangélique », Éditions du Cerf, Paris/Montréal, 2006

plus subtile et plus complexe. La question à se poser est plutôt la suivante : avec ces « codes », ces manières de dire, ces manières de représenter le monde ainsi que les relations avec les autres ou avec la divinité, avec tout ça, le texte fait quoi ?

Pourquoi, après avoir reconstruit message et intentions des auteurs, après avoir re-constitué une référence pour ce dont parle ces textes, pourquoi continue-t-on à lire et relire ces mêmes textes ? Pour plus de savoir et de connaissances ? Sûrement pas, ou pas seulement, car ces textes continuent à nous faire parler, continuent à provoquer la lecture et en même temps à résister. Lire dans le langage, c'est accepter cette résistance du texte en considérant qu'elle est l'indice d'une Parole qui justement le précède et le déborde. Lire dans le langage c'est considérer que le lecteur, sujet parlant, est justement en quête de cette parole. Lire dans le langage c'est considérer que le texte porte en lui, dans les signifiants qui le composent, la trace de cette Parole dont il est issu.

Enfin lire dans le langage, c'est renouer avec une tradition de lecture qui est celle des Pères de l'Église, tradition bien plus ancienne que celle qui consiste à lire « dans l'histoire ». Et l'on pourrait convoquer ici tant Origène⁴ qu'Augustin⁵ qui mettaient en évidence des logiques de signification à l'œuvre dans les textes (et leur « matière » même), traçaient les voies d'une herméneutique repérable dans ce matériau du langage. Sans doute, ce avec quoi renoue aujourd'hui l'approche « sémiotique » des textes littéraires. Dans ce cadre, l'acte de lecture coïncide avec l'acte de construction du sujet-lecteur à l'écoute de ce dont le texte est la trace ou l'empreinte : « *Comment la lecture incline-t-elle du côté de l'écoute ? Hors lecture, il n'y a qu'un objet textuel. Il ne devient texte signifiant que s'il est lu. Il ne suffit pas qu'il soit déchiffré, avec les compétences particulières exigées par sa langue, sa forme littéraire et ses codes culturels. Il doit être mis en acte d'énonciation par un sujet-lecteur qui le devient en lisant.* »⁶

Jean-Claude Giroud

Avril 2019

Post-Scriptum :

Ces remarques quelque peu critiques « mijotent » depuis longtemps dans mon esprit. Devant les questions et problèmes auxquels se trouve confrontée l'Église, je crois bon de les lancer dans le débat (lequel débat n'a toutefois guère lieu aujourd'hui, sinon aux marges). Dans une période marquée par les « affaires » mettant à mal l'image du clergé et le rôle des responsables de l'institution ecclésiale, marquée aussi par la poussée intégriste et identitaire qui désormais a placé son personnel aux principaux postes de responsabilité (en tout cas pour l'Église de France), je jette ces propos. Ce n'est même pas un « pavé dans la mare » : la mare est trop grande et le pavé tout léger ; ce n'est qu'un petit « caillou » : j'ose espérer qu'il en rejoindra d'autres.

⁴ Voir par exemple : Origène, *Traité des Principes (Peri Archôn)*

⁵ Dont on connaît l'adage : "Novum testamentum in vetero patet, vetus testamentum in novo patet"...

⁶ Jean Delorme : « *Exégèse, sémiotique et lecture de la Bible* » *Sémiotique et Bible*, n° 120, décembre 2005, p. 20

Jean-Claude Giroud

Retraité depuis 2012, il est docteur en Sciences du Langage (sémiotique) et titulaire d'une maîtrise en Théologie. Membre de l'équipe de fondation du CADIR (Créé par **Jean Delorme** et **Jean Calloud** en 1975), il a beaucoup collaboré avec **Louis Panier** (JC Giroud et Louis Panier, « Analyse sémiotique des textes » Presses Universitaires de Lyon, 1979 ; « Sémiotique », Cahiers Évangile n°16, Cerf 1987) et publié de nombreux articles d'analyse de textes bibliques dans des revues et ouvrages collectifs. Il accompagne des groupes de lecture de la Bible et forme des animateurs pour ces groupes. Il est membre de l'ACFEB (association des exégètes francophones) depuis 2003. Il est aussi membre du groupe de recherche « Confluences Sémiotiques » (de l'Université Lyon 2).